

Le *Duende*, Nietzsche et *A bras le corps*

Sébastien Roth et Hamid Taieb

Duende ! Le mot est prononcé en Espagne lorsqu'une intensité singulière se manifeste. Que ce soit à travers la danse – le flamenco – ou la corrida, le *duende* est ce rythme sanguin, instinctif qui possède celui qui exécute son œuvre. Le *duende* est un jeu et comme tout jeu il implique une mise, un risque, un défi à la mort. Tous les arts peuvent manifester le *duende* même si les «arts vivants» l'expriment plus souvent, plus immédiatement. Le tout n'est pas d'avoir un savoir-faire ou de maîtriser des styles mais surtout de développer des techniques sur la pulsation, la nécessaire poussée du *duende*.

Federico García Lorca, dans une belle conférence intitulée *Jeu et théorie du duende* (Ed. Encre marine) expose le phénomène, en retrace l'histoire ancestrale et nous apprend l'existence d'un art dionysiaque, d'un art joyeux, qui, pour être léger, doit surmonter la profondeur, la gravité, la lourdeur par de périlleux combats. La vision de l'art que Lorca nous livre est fort éloignée des conceptions dominantes dans ce domaine. Il s'agit d'une vision immanente, terrestre, matérielle de l'art et non d'une image éthérée et spiritualisée du phénomène artistique. C'est pourquoi Nietzsche peut être invoqué et il serait intéressant d'exposer succinctement la philosophie de l'art du penseur allemand.

Dès l'antiquité, l'art était considéré comme une *mimesis*, c'est-à-dire comme une représentation du vrai. L'art au service de la vérité aurait pour but de nous sauver de la dissimulation, de nous sauver du simulacre. Il faudra donc rejeter le monde sensible, car ce dernier ne peut être vrai (le même morceau de cire est dur ou liquide selon sa chaleur, or nos sens nous trompent en y voyant deux choses différentes), pour permettre au monde intelligible de venir nous tirer de nos illusions. L'art ainsi serait au service du vrai et nous rendrait le vrai plutôt que le simulacre du monde, l'artificialité de tout.

Contre ce dualisme, monde sensible et monde intelligible Nietzsche nous propose la *volonté de puissance*, qui n'est en rien une volonté de pouvoir, mais possibilité ouverte de création de sens. Elle n'a que faire des séparations, des binarités et des transcendances, car elle s'affirme comme multiplicité de points de vue. Le perspectivisme nietzschéen définira le monde comme Un et Multiple à la fois, sans aucune tentative de réconciliation dialectique. Seules existent des perspectives, celles de la volonté de puissance, inscrites dans une histoire et donc dans une contingence

totale. Le vrai n'est plus qu'un point de vue et la métaphysique une construction, au sens que donne le constructivisme à ce mot. Il n'y a donc pas deux mondes, mais un seul, fait de totale fatalité. Contre les dualismes dialectiques, vulgarités de l'esclave empêtré dans des rapports de contradiction et de vengeance, Nietzsche affirme la puissance de la Vie comme pluralité de points de vue, toujours ouverte à la création de nouveauté et qui se moque d'avoir raison. C'est donc à une réhabilitation du faux que nous invite cette pensée, à condition de définir le faux comme simulacre, c'est-à-dire comme contingence et ouverture. L'art doit donc cesser de chercher le vrai ou de vouloir en témoigner, puisque le vrai n'est plus. L'artiste sera au contraire celui qui saura montrer l'irréductibilité du monde à un seul point de vue, il sera le grand créateur et l'ennemi de la subsumption. L'art montrera mieux que quiconque la force de l'apparence et du mensonge. Nietzsche est clair:

« L'art nous est donné pour nous empêcher de mourir de la vérité »

L'artiste, s'il prend ce chemin, renouera ainsi avec le sens du tragique, le risque et la mise en jeu. En effet, l'affirmation de la vie doit être totale et même la plus grave des souffrances doit être affirmée. Pour Nietzsche, l'art devient joyeux uniquement s'il est capable d'atteindre la légèreté dionysiaque. Même la mort y sera affirmée comme partie de la vie, et non plus comme son opposé, comme son extériorité à bannir :

« L'artiste tragique n'est pas un pessimiste, il dit *oui* à tout ce qui est problématique et terrible, il est dionysien. »

Mais il manquait un mot à Nietzsche. Il lui manquait le *duende*. Nietzsche cherchait du côté de l'Allemagne, de la France ou de l'Italie un art affirmatif, terrestre et dionysiaque qu'il aurait trouvé en Espagne. Comme l'écrit Lorca, le *duende* est l'« esprit de la Terre ». Le *duende* est un pouvoir qui inspire l'artiste et injecte dans sa création les forces vives de la nature et de la chair, de la sève et du sang. L'artiste, dans la quête de son œuvre, rencontre l'ange ou la muse, nous dit Lorca, mais celui qui puise dans le *duende* invoquera d'autres forces. L'ange éclaire l'artiste, le guide et le protège. L'ange «répand sa grâce» et l'artiste trouve en lui son gardien pour créer dans la béatitude. Sans l'ange, l'artiste serait beaucoup plus fragile qu'il ne l'est déjà. La muse, elle, est l'intelligence de l'artiste, elle guide ses mains pour les empêcher de se perdre, elle est aussi gardienne, mais gardienne des règles. Toutefois, ces deux personnages ne peuvent aider l'artiste dans l'invention de son art. Car «l'ange éblouit, mais il vole au-dessus de la tête de l'homme, il est plus haut» et la muse donne l'intelligence, mais «l'intelligence est bien souvent l'ennemie de la poésie». L'ange et la muse «viennent du dehors», voilà leur problème. Le *duende*, ni ange, ni muse mais plutôt démon, se cache quant à lui «dans les dernières demeures du sang». Il n'est pas du dehors, mais doit être cherché à l'intérieur du corps, dans la chair elle-même. Non seulement dans la chair organique, mais dans la chair de la terre, à même le limon dans lequel il plonge ses

racines. Le *duende* saisit l'artiste par les tripes et le possède. Il ne s'explique pas, affirme et se moque des règles. Sous son emprise une dame de quatre-vingts ans remporta un prix de danse en un seul geste, un coup de pied, la tête dressée et les bras levés, ceci devant les autres concurrents, jeunes et beaux, entourés de leurs anges et de leurs muses impuissants.

Si c'est en Espagne, en Andalousie, que le *duende* est le plus présent c'est que l'Espagne est une contrée ouverte à la mort au sens dionysiaque du terme. En effet, «un mort en Espagne est plus vivant que nulle part ailleurs de par le monde» écrit Lorca. On le sort, on le contemple et on le chante. Sa présence rappelle le caractère éphémère des choses, leur fragilité, leur contingence, le fait que tout n'est que de passage. Affirmant l'aspect tragique du monde, la mort et le *duende* sont complices. C'est pourquoi ce dernier la recherche, tandis que l'ange et la muse la fuient, l'un avec un violon et l'autre avec un compas : «Le *duende* n'advient pas s'il ne perçoit pas la possibilité de la mort.» De Vélasquez à Nebreda en passant par Goya on se rend bien compte que le *duende* habite également les œuvres plastiques, les corps et les décors; oeuvres dans lesquelles la mort est omniprésente. Les formes que prendront les œuvres faites sous son emprise ne sont pourtant pas prédictibles ou répétitives, «de même que l'on ne peut répéter les formes que prend la mer dans la bourrasque». Elles ne seront pas toutes constituées de sang ou de chair, elles y puiseront uniquement leur force. Le *duende*, contrairement à la muse, promet de ne jamais enfermer l'artiste dans des formes rigides, ni de le pousser dans la répétition. Il est plutôt ce pouvoir qui injecte les forces vives du monde dans l'art, ouvrant à l'artiste un horizon illimité de perspectives, de points de vue, loin de toute recherche du vrai. Le *duende* est «un vent qui fleure la salive d'enfant, l'herbe broyée et le voile de méduse, qui annonce le baptême perpétuel des choses qui viennent d'être créées.» Un vent qui souffle dans le dos du monde, l'empêchant à jamais de se définir complètement.

Annonciateur de nouveauté et tragique, le pouvoir du *duende* est nietzschéen. Loin de chercher la vérité dans l'art, il multiplie le mensonge à l'infini. Seul un art totalement dépourvu de *duende* peut séparer le monde en deux. L'artiste qui crée des œuvres froides en arguant de la froideur du monde est lui-même glacé. L'artiste qui crée des œuvres vides en arguant de la vacuité du monde est lui-même vide. Ce n'est pas le monde qui ne se prête plus à l'art, c'est certains artistes qui ne se prêtent plus au monde. Prenons l'art *A Bras Le Corps* et entrons dans les circonvolutions du *duende* !